

La vieillesse ou comment revisiter le spleen dans *Le dernier des Snoreaux* d'Abla Farhoud

Simona Jişa

Numéro 123, hiver 2023

« Lorsque vient le soir de la vie ». Représentations de la vieillesse dans les littératures d'expression française du XXI^e siècle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1107714ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1107714ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Department of French, Dalhousie University

ISSN

0711-8813 (imprimé)

2562-8704 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jişa, S. (2023). La vieillesse ou comment revisiter le spleen dans *Le dernier des Snoreaux* d'Abla Farhoud. *Dalhousie French Studies*, (123), 105–112.
<https://doi.org/10.7202/1107714ar>

Résumé de l'article

Cet article se propose de revisiter la riche synonymie spleenique (tristesse, regret, nostalgie, mélancolie, ennui, spleen, guignon, fatigue, lassitude, langueur, angoisse, névrose, pessimisme, désespoir, dépression), afin de voir comment elle peut être attachée à un roman du XXI^e siècle et à une tranche d'âge spécifique, la vieillesse. *Le dernier des Snoreaux* a été publié en 2019 par l'écrivaine canadienne aux origines libanaises Abla Farhoud ; comme le titre le suggère, le roman surprend une fratrie, dont le seul frère, Ibrahim Abou-Snobara dit le Snoreau, se meurt à l'hôpital. Après une première crise subie à l'âge de dix-huit ans comme conséquence d'un deuil inaccompli pour son frère mort dans un accident, sa vie sera composée de séjours en hôpitaux ou en prison, jusqu'au présent de la narration où il est vieux et très malade. Parler de la condition humaine se fera en empruntant les esthétiques des grands poètes spleeniques du XIX^e siècle français afin de démontrer comment l'ontologique (la finitude de la condition humaine) peut être sublimée grâce à l'esthétique en oeuvre littéraire.

La vieillesse ou comment revisiter le spleen dans *Le dernier des Snoreaux* d'Abla Farhoud

Simona Jiša

L'imaginaire littéraire a trouvé dans la théorie des humeurs l'un des plus riches de ses topoï : la mélancolie. Si la science a démonté les fondements d'Hippocrate, la littérature n'a cessé de nuancer, de constituer, le long des siècles, un lexique important, allant de la synonymie quasi parfaite à des modes de vivre et de penser particuliers. La tristesse, le regret, la nostalgie, la mélancolie, l'ennui, le spleen, le guignon, la fatigue, la lassitude, la langueur, l'angoisse, la névrose, le pessimisme, le bovarisme, le désespoir, la nausée ou la dépression sont les mots forts qui ont gouverné et gouvernent encore les corps et âmes des personnes et des personnages. La littérature, et surtout celle du XIX^e siècle français, le plus « mélancolique » à la lumière des courants romantiques et symbolistes, a trouvé des causes, montré des formes et décrit les conséquences de ce leitmotiv littéraire. Ces états d'esprit sont vécus dans le présent, mais, le plus souvent, ils sont en rapport avec le passé et la souffrance qu'ils décrivent a su être sublimée en littérature.

Notre article se propose de revisiter cette riche synonymie spleenique, afin de voir comment elle peut être attachée à un roman du XXI^e siècle et à une tranche d'âge spécifique, la vieillesse. Le roman *Le dernier des Snoreaux* a été publié en 2019 par Abla Farhoud. Dramaturge et romancière canadienne aux origines libanaises, elle est connue pour avoir abordé, dans ses œuvres, des thèmes d'impact social comme l'exil, de la migration, le deuil, la condition de la femme. Ses réflexions sur la vieillesse apparaissent dans d'autres textes aussi ; dans son premier roman, *Le bonheur a la queue glissante* (1998), Dounia, qui a soixante-quinze ans, revoit avec un regard à la fois nostalgique et mélancolique, ses années de jeunesse, tout comme les changements que son exil au Canada a apportés dans sa vie. *Le dernier des Snoreaux* met au centre la vieillesse avec sa panoplie des désagréments et représente son dernier roman, Abla Farhoud étant morte en 2021.

Notre traversée littéraire formatée par le spleen et ses isotopies se fera par les bornes incontournables qu'ont constitué les grands noms de la littérature du XIX^e siècle français : Lamartine et sa réflexion sur le passage inéluctable du temps, Nerval et son « El desdichado » racontant son triste enténébrement, Verlaine pleurant pour déplorer les signes prémonitoires de la disparition de l'être humain, Baudelaire et les tentatives échouées d'échapper à la mort et terminant avec Mallarmé qui reconfigure l'échec en tant que thème littéraire, afin d'envisager la seule consolation pour la condition humaine : l'art.

Comme le titre le suggère, le roman surprend une fratrie, dont le seul frère, Ibrahim Abou-Snobar dit le Snoreau, se meurt à l'hôpital, visité de temps en temps par ses cinq sœurs, « fonctionnellement » nommées Madone, Doctoresse, Présidente, Écrivaine, Musicienne. S'il y a du « snoreau »¹ dans le surnom du personnage principal, c'est qu'il ruse contre la mort : vieux (soixante-dix ans environ), malade (ses troubles mentaux se superposant aux dégradations physiques et psychiques spécifiques à cet âge) et surtout un AVC qui le cloue au lit dans un coma. Ainsi le pluriel « Snoreaux » du titre agrandit sa « famille », dont le sens couvre finalement l'espèce humaine.

La vieillesse est perçue dans ce roman comme la majorité des gens la voit : une descente perpétuelle vers la mort, ce qui entraîne une vision totalement pessimiste et des sentiments négatifs pour celui qui la traverse. Le personnage principal fait une liste avec les dénominations, plus ou moins métaphoriques de la vieillesse, tout autant d'euphémismes pour traiter politiquement correct cet âge : les aînés, l'âge d'or, les séniors,

1 Il s'agit d'un terme familier québécois, synonyme de « rusé ».

le troisième âge, le bel âge, le grand âge (Farhoud 45). Ces mots n'empêchent pas la description réaliste de la manière dans laquelle se passent ses dernières années de vie. Élise Feller soutient que « Le vieillissement est d'abord une expérience intime, associant des phénomènes biologiques, affectifs, psychologiques, sociaux, et remaniant la perception que chacun a de soi, de son existence, de son lien aux autres et au monde. » (160), ce qui concorde avec la perception du protagoniste : « Dans mon corps de vieux garçon, tous les systèmes se déboîtent chacun à sa manière. Ils se sont donné le mot pour m'anéantir, mais aucun ne veut arriver le dernier, car c'est lui qui aurait ma mort sur la conscience. Alors l'agonie est longue » (Farhoud 129). Dans le roman, le clivage entre le passé et le présent, entre la jeunesse et la vieillesse, est générateur de spleen, perçu comme une tristesse endémique et chronique, rejoignant cette filiation méditative des auteurs spleeniques du XIX^e siècle que nous avons mentionnés.

La vieillesse, avec sa multitude de changements, altère les *modus vivendi* des gens. Le roman de Farhoud ne comprend pas seulement des événements liés au personnage principal, mais il est aussi un essai sur cet âge problématique, une réflexion qui englobe révolte et résignation de la part de celui qui la traverse : « En vieillissant, on est plus souvent malade que bien portant. On ne peut plus raconter des histoires quand on veut, on ne peut plus regarder l'horizon quand bon nous semble, être tranquille et gentil[le] quand on en a envie. La fatigue, le mal à ci le mal à ça nous tombent dessus sans s'annoncer, nous assaillent avec sournoiserie et violence. On a mal, on souffre » (42-43). Ce qui est à retenir des observations du protagoniste est que l'être humain n'accepte pas cet état de fait, même si la vie l'y prépare petit à petit : « La vieillesse en général vient lentement, par paliers, elle se prépare et te prépare, et puis elle t'agrippe. Ton cou se plisse, tes cheveux blanchissent, ta peau devient rêche, tes yeux secs, tes ongles cassants et incarnés, tes genoux et ton souffle ont horreur des escaliers, tu as mal à ci mal à ça et, alors, elle ne te lâche plus » (59). Devenue une source angoisse existentielle, la littérature qui en parle renoue avec la thématique de la condition humaine, du destin tragique qui caractérise l'être humain.

Quelle solution pour l'être humain alors ? La littérature nous offre la sienne, car les écrivains ont toujours eu le courage d'affronter la complexité du vécu humain, y compris ce qui fait mal. C'est pourquoi il nous semble possible de réinterpréter la vieillesse du point de vue du « spleen », c'est-à-dire comme catégorie littéraire complexe, variable, ontologiquement négative et tragique, mais esthétiquement intéressante.

1. « Ô temps, suspends ton vol... »

Le célèbre vers lamartinien cache derrière cette injonction le désir de l'homme d'arrêter le temps qui se dirige inéluctablement vers la mort et l'éloigne des petits plaisirs de la vie. La vieillesse se caractérise par la nostalgie envers un passé plus ou moins heureux, mais qui devient injoignable, irrécupérable autrement que par le biais du souvenir. Nous rappelons que « nostalgie » vient de *nostos* qui signifie « retour » en grec et le suffixe *-algie* signifie « douleur » ou « mal » ; il s'agit donc, de la souffrance que provoque la remémoration du vécu antérieur, des années de la jeunesse et de la maturité. De la perspective du dernier des Snoreaux, il se dégage justement la différence entre la vie active et parsemée de temps en temps de moments de bonheur qui s'oppose à sa situation actuelle où il est interné et bientôt immobilisé au lit. Ainsi, malgré ses troubles mentaux qui l'excluaient périodiquement de la société, son passé est revalorisé, car préférable par rapport à un présent caractérisé par une perpétuelle descente vers l'immobilité et l'inaction. Vladimir Jankélévitch considérait en ce sens que « La nostalgie est une réaction contre l'irréversible » (299). La vieillesse est une régression, une catabase qui atteste la régression actuelle de la qualité de la vie du protagoniste, l'écart entre deux situations dont la première est irrécupérable, même si elle n'est pas toujours enviable. Le personnage avoue en ce sens : « Je n'aurais jamais cru tomber aussi bas et continuer à vivre » (Farhoud 24).

Le regret par rapport au passage du temps apparaît souvent dans les pensées du personnage, en revitalisant le cliché du *fugit irreparabile tempus* par l'expérience personnelle de chacun et par sa portée mortelle : « Le temps passe si vite... quand on entendait des chansons sur ce thème par des gens plus âgés, on trouvait cela glamour, chic, romantique, une fiction poétique. Mais là, aujourd'hui, c'est vrai. Sans musique ni fioriture. Sec et tranchant » (Farhoud 99). D'ailleurs l'étymologie du mot « vieux » est issue du latin *vetus* ayant comme racine indo-européenne *wet- signifiant « l'année », donc une donnée temporelle, rappelle Serge Koster (35).

Ce que peut encore faire le vieux malade est de parler de son passé, d'opposer à l'écoulement du temps centrifuge, la force centripète du souvenir. Le vieillard ne peut que se réfugier dans un passé nostalgique même si les événements qui sont évoqués ne sont pas heureux. La vieillesse engendre une crise ontologique et le ressouvenir une forme de combat contre le temps qui a passé tellement vite. En effet, les remords alourdissent la peine et la culpabilité du personnage, car il se souvient combien ses crises ont affecté la vie des autres :

Puis la détresse est apparue.

Les mauvais moments de ma vie me prenaient de plus en plus de place. Je ne voyais plus qu'eux. Les horreurs que j'ai fait vivre à mes sœurs, à mes parents, j'étais incapable de les tenir à distance, de me dire c'est du passé, c'est fini, mes sœurs m'ont pardonné. Je souffrais pour de vrai. (Farhoud 117)

Il vit donc, au moment du crépuscule de sa vie, un spleen dont l'intensité redouble à cause de ses sentiments de culpabilité.

2. « Je suis le ténébreux, – le veuf, – l'inconsolé »

Le vers de Nerval nous envoie vers un autre thème important du roman : la folie. Ses lecteurs y reconnaissent un des thèmes récurrents de ses livres, nourri par une expérience personnelle traumatisante (« ténébreuse ») que l'écrivaine tente de sublimer par ses textes : avoir eu un frère sujet à des troubles mentaux.

Le thème de la folie est central dans le roman de 2005, intitulé justement *Le fou d'Omar*. Une certaine similitude peut être établie entre Radwan, le « fou » d'Omar (le père) et Snoreau, car les crises de folie du premier peuvent s'expliquer par l'exil de la famille au Canada et la mort de sa sœur dans un incendie. Lorsque le frère d'Ibrahim Abou-Snobar perd sa vie dans un accident de bicyclette à onze ans, toute la famille est affectée par un deuil insurmontable, et surtout Ibrahim, qui, au contact avec ce qui s'oppose à la vie, c'est-à-dire la mort, perd la tête. L'oubli est impossible dans son cas, car la mort prématurée de son frère est inacceptable, elle conteste le principe même de la succession des générations, faisant disparaître un enfant plein de vie. Les diagnostics collés au personnage d'Ibrahim depuis sa première crise à dix-huit ans vont de maniaco-dépressif au bipolaire à tendance schizophrène. Snoreau se rappelle aussi quelques crises et séjours dans des hôpitaux, autant de traversées infernales de l'Achéron qui l'ont fait frôler la mort, comme Nerval autrefois.

Mais Radwan n'est pas vieux, tandis qu'Ibrahim l'est, et cela produit un changement total de vision sur les troubles mentaux. Le roman d'Abla Farhoud réalise une synonymie entre la folie (comme maladie) et la vieillesse (caractérisée par des maladies dégénératives spécifiques de l'âge). L'auteure s'appuie aussi sur une mise en abyme qui lui permet de mettre en évidence les ressemblances entre la folie et la vieillesse, les deux étant caractérisées aussi par « L'incapacité et le manque de contrôle » (Farhoud 175). Mais perdre la raison cesse d'être considérée comme un scandale quand on est vieux, la « folie » n'est plus une « maladie » inacceptable et injuste à partir d'un certain âge, ce qui différencie le jeune homme et le vieil homme. La « folie » du narrateur est déclenchée par un deuil devenu pathologique et jamais surmonté, celui de son frère cadet, mort dans un accident à onze ans. À partir de ses 18 ans, Ibrahim enchaînera asiles, prisons, cures de

désintoxication et périodes d'accalmie, jusqu'à ce que l'âge le rattrape et l'enferme dans l'étiquette « fou ET vieux » (Farhoud 12). La perte de son frère s'est transformée dans un deuil pathologique, le rendant « veuf » et « inconsolable » à tout jamais. Ce qui lui reste est, selon Julia Kristeva, de « Nommer la souffrance, l'exalter, la disséquer dans ses moindres composantes est sans doute un moyen de résorber le deuil. » (109), entreprise valable et pour le personnage et pour l'écrivaine.

Il faut mentionner que le personnage narrateur ne donne aucun signe de folie. Même si Ibrahim est en colère, ironique, sarcastique ou vulgaire, il reste pleinement ancré dans la logique du discours, il pense et raisonne « normalement ». Paradoxalement, la vieillesse et la conscientisation de la finitude proche ont rendu à l'esprit du protagoniste une lucidité parfaite, connotée d'ironies, mais aussi de regrets : « Je suis un infirme, une épave échouée. La folie n'a plus l'énergie qu'il me faut pour délirer à cent à l'heure. Elle m'a quitté en me laissant des grenailles malsaines » (Farhoud 31-32).

Donc, la folie est signe d'autre chose et pourrait être comprise comme une incapacité à s'adapter au présent (tel le génie romantique), car trop relié au passé. Snoreau se perçoit comme un être maudit par la folie, par la maladie et finalement par la vieillesse, qui devient une malédiction sans remède, le faisant porter le « Soleil noir de la Mélancolie » jusqu'au moment de sa mort.

3. « Il pleure dans mon cœur »

La mélancolie comme celle qui est consubstantielle, congénitale au moi poétique verlainien est reliée par la tradition grecque à la *melas kholê*, signifiant « bile noire ». Elle est responsable de l'état d'esprit du moment présent d'Ibrahim : après le nostalgique retour en arrière, le présent le rend davantage conscient qu'il est vieux et l'afflige davantage. L'angoisse de la vieillesse est en fait l'angoisse de la mort, car il s'agit d'un vécu anticipé d'un état négatif, un néant qu'on ne saurait pas comprendre tant qu'on est encore en vie.

Les crises de mélancolie frôlent, cette fois, le seuil de la maladie psychique et nous faisons de nouveau appel à Julia Kristeva qui la caractérise comme « un gouffre de tristesse, douleur incommunicable qui nous absorbe parfois, et souvent durablement, jusqu'à nous faire perdre le goût de toute parole, de tout acte, le goût même de la vie » (13). Snoreau déplore la dégénérescence cognitive jusqu'à détester la vie : « Quand j'oublie de quel côté sont les toilettes, ce qu'on est censé faire avec la pâte dentifrice, quand je trotte vers la fenêtre alors que c'est par la porte que je veux sortir, quand j'oublie jusqu'à mon nom, pendant une seconde ou trente, je hais Dieu et les anges. Je hais la vie. » (Farhoud 101).

La mélancolie, dont l'une des caractéristiques est la propension à la réflexion et à l'exacerbation des états négatifs, s'associe, pour le personnage, à la perte de l'estime de soi, car Ibrahim est persuadé de n'avoir jamais réussi rien de valable, d'avoir gâché sa vie et celle des siens, ce qui le fait éprouver une forte culpabilité qui va le replonger dans ses pensées noires. Un sentiment entourant la vanité de sa propre existence est visible partout dans le roman, comme dans le cas des lamentations consignées sous forme versificatrice :

Tout mourra avec moi et n'aura servi à rien
Toutes mes souffrances n'auront servi à rien
Je suis si orgueilleux au fond
Je voulais l'éternité. (Farhoud 92)

L'*homo melancholicus* aime recourir au registre sapientiel, faisant se rejoindre en lui-même le cliché qui associe la vieillesse à la sagesse. L'auteur, par le biais de son personnage, propose une autre explication : « Oubliez le mot *sage* pour qualifier un vieux. S'il semble sage, c'est qu'il n'est plus capable de faire autrement. Toutes ses forces le quittent. Désir, volonté, tout : la puissance physique et psychique de son être et de chacun de ses organes est gravement détériorée. Ses capacités sont sous zéro. // S'il est sage, c'est par défaut »

(Farhoud 174). Par la voix de son personnage, Abla Farhoud émet des sentences donnant à son livre un côté sapientiel, comme dans les exemples suivants :

Vieillir, c'est perdre beaucoup et gagner peu. (75).

La seule et unique beauté de vieillir, c'est de ne plus se battre avec soi-même. (98)

La vieillesse, c'est aussi accepter d'oublier et ne pas enrager pour si peu. (139)

Ibrahim s'étonne aussi de certains paradoxes, visant par exemple, ceux qui mènent une vie saine et équilibrée : « Ils disent : Je veux mourir en santé.//Moi ça me fait mourir de rire » (Farhoud 175). Le moi mélancolique se dissimule donc plutôt derrière une sagesse doublée de scepticisme, de résignation, d'ironie ou d'autoironie.

4. « Ces fleurs malades »

Dans son entreprise de remonter aux sources du spleen, Baudelaire nous apprend la dualité de l'homme qui rêvait d'un monde Idéal mais chutait toujours dans le monde « ici-bas ». La même pendulation peut être entrevue chez le protagoniste qui côtoie le monde infernal par sa folie et celui idéal par la récupération de sa foi. Dieu, sa sœur surnommée Madone, Jésus font partie du vocabulaire de la modernité athée qu'incarne le protagoniste, mais qui y fait néanmoins appel, surtout au plus haut de son mal : « ce corps endolori que je n'arrive plus à bouger qu'en priant la Vierge Marie » (Farhoud 25).

La démarche baudelairienne passait aussi par une suite d'univers compensatoires, censés faire oublier au moi lyrique l'emprise du spleen sur lui et qu'on peut retrouver un siècle et demi plus tard. La ville (dans laquelle cherchait refuge le poète français) est parfois le terrain des errances de Snoreau, Montréal étant vu comme le cadre de ses déambulations à pied, en bus (la ligne 80) et il aime contempler la rue et les gens qui y passent.

Le refuge dans les drogues se fait par les médicaments qu'Ibrahim prend sous des recommandations médicales ou non. Le personnage avoue avoir pris vingt-quatre médicaments le soir, nécessaires pour tous les problèmes médicaux dont il souffre et plus loin vingt-huit. Il conclut, ironiquement, qu'il fait bien vivre les multinationales des produits pharmaceutiques (Farhoud 63), attaquant en fin de compte la surmédication qui est propre à la vieillesse, les gens étant les cibles des réclames médicales, des traitements risqués et de l'argent dépensé. Il critique l'industrie pharmaceutique qui goinfre les vieillards de quatorze médicaments par jour en moyenne et Ibrahim avoue en prendre le double. « Les paradis artificiels » du monde idéal que promet la médecine lui ont permis des séjours assez limités en famille et en société, car il a retourné périodiquement à l'hôpital.

L'amour, comme chez Baudelaire, n'est qu'une solution temporaire pour un être qui souffre de troubles mentaux qui chassent les partenaires de vie. Il rencontre Marianne et remémorent ensemble leur amour de jeunesse. Il se console vers la fin avec l'amour maternel, paternel et surtout celui de ses sœurs, regrettant qu'il soit le dernier des Snoreaux (Snobara), car aucun enfant ne continuera la lignée de la famille. Ainsi nous pouvons identifier un autre spleen, « familial », généré par un oubli forcé des origines (les parents qui ne veulent pas dire à leurs enfants quel pays ils ont fui devant la guerre, qui ne veulent pas parler leur langue maternelle, ni l'enseigner à leurs enfants).

L'esprit de contestation est dirigé contre tout ce qui a contribué directement ou indirectement à traumatiser le personnage : la fuite de ses parents devant la guerre dans leur pays natal, la mort accidentelle de son frère, les crises de folie, les tentatives de suicide, l'enfermement dans les asiles et les prisons, les maladies de la sénescence et la mort. Le langage, souvent virulent, fait transparaître facilement cette révolte intérieure, qui est celle de l'Homme contre son destin. Stoïcisme, frustration et révolte caractérisent tour à tour le malade. Toutes ces tentatives de révolte afin de mener une vie normale qu'Ibrahim vieux

se rappelle avoir expérimentées ne le consolent pas, car, au moment du bilan, elles figurent sur la liste des défaites.

Enfin, la vieillesse s'associe à la laideur et à la maladie. Snoreau rend hommage à l'industrie du *care*, aux professionnels et bénévoles qui s'occupent des personnes âgées institutionnalisées :

Ces femmes remarquables ne gagnent rien d'autre que nos faces laides voix grincheuses peaux ridées bouches baveuses mains tremblotantes, sans parler de nos dentiers qui claquent, de nos jambes qui clopinent et de notre conversation insipide sans queue ni tête.

Je ne sais vraiment pas comment elles font pour continuer à venir, pour être si gentilles, tout le temps. En quoi sont-elles faites ? Elles ne reçoivent presque aucune reconnaissance. Certains leur disent merci, s'ils sont capables de parler ; ceux qui arrivent encore à sourire font leur possible. (Farhoud 169)

La description des maladies dont il souffre, invite, comme chez Baudelaire, à retrouver la poéticité là où on n'était pas habitué à la chercher. L'« enfer » dans lequel le plongent ses crises et ses maladies incurables est une dernière traversée du Léthé avant que tout ne s'efface devant la mort. Ainsi le mal du dernier des Snoreaux est un mal ontologique, qu'il subit lui, mais aussi représentatif pour la gente humaine. On se rappelle que le spleen baudelairien était causé par l'échec de l'être humain de vaincre la mort : l'Idéal entrevu, mais jamais atteint replongeait l'homme dans la réalité dévalorisante et dévalorisée où régnait l'Ennui. Le spleen baudelairien avait comme source la conscience d'être mortel et de ne rien pouvoir faire pour s'opposer à ce destin implacable. Pour le dernier de Snoreaux, l'imminence de la mort constitue le déclencheur de sa réflexion sur le passé, de même que se poser des questions sur la mort inéluctable à laquelle il faut se résigner : « Les gens âgés qui sont heureux, qui aiment la vie et qui Dieu merci ne sont pas malades plus qu'il ne faut, il y en a... Mais comment font-ils pour s'abandonner ? Comment font-ils pour accepter la fin sans colère ? » (Farhoud 175).

Le spleen de Baudelaire ne trouve de solution que dans la mort ; le « Mal » du dernier des Snoreaux est causé par la mort proche : « Je suis écartelé entre le désir de vivre et la peur de mourir » (Farhoud 66), phrase qu'on peut ressentir en substrat tout au long du livre, rendant le personnage encore plus humain et plus touchant.

5. « des vols qui n'ont pas fui »

Il semble que pour Ibrahim la parole est celle qui s'oppose à l'immobilité graduelle et de plus en plus oppressante à laquelle son corps est confronté. Le flot des mots visant le passé, le présent, et même anticipant l'avenir, compense le confinement forcé auquel il est assigné par la maladie et son AVC. Pris comme le cygne de Mallarmé dans le lac glacé (de l'échec et du quotidien morose), le personnage considère sa vie comme totalement ratée : « J'ai traversé presque trois quarts de siècle sans victoire aucune, que des défaites » (Farhoud 151).

C'est alors qu'il se rend compte de la valeur de l'acte de remémoration. Il réalise une réorganisation des faits, de leur valeur et de leur impact sur lui-même et sur l'entourage. Ce dernier isolement à l'hôpital le fait changer d'échelle de valeurs, juger autrement les autres et ses propres décisions. Pour lui, les derniers moments de sa vie apportent un changement de vision sur le monde et sur ses proches. Les cinq sœurs, Madone, Doctoresse, Présidente, Écrivaine, Musicienne, sont souvent « critiquées » au début, dépeintes comme de méchantes divinités (« harpies » (Farhoud 15)), mais elles deviennent, petit à petit, de bonnes fées qui savent remplir et divertir les derniers jours de leur frère. Leur compagnie l'aide à retrouver une consolation pour les échecs de sa vie. Les entendre parler lui fait connaître leur vraie nature et les apprécier avec leurs défauts et qualités. La jalousie initiale se transforme parfois en une véritable admiration ; se rappeler ce qu'elles

ont fait et dit autrefois lui permet d'arriver à une compréhension particulière des victoires et des défaites de leurs vies, à montrer, dans ce monologue intérieur ininterrompu jusqu'à l'ultime moment, les faiblesses qui le rendent plus humaines. Les liens intragénérationnels sont renforcés par cette anamnèse qui rétablit l'authenticité du vécu commun, les sœurs constituaient une cour royale qui a toujours tourné autour du prince fou qu'a été leur frère (« Ibrahim le Magnifique » (Farhoud 71)).

Ce qu'il regrette c'est surtout ne pas être devenu un véritable écrivain, car il a rempli dix-huit cahiers de notes et des réflexions le concernant, il les a trimbalés avec lui toute sa vie, mais il n'a jamais rien publié. Il envie l'une de ses sœurs qui est devenue une écrivaine très appréciée, personnage qu'on peut voir comme un *alter ego* de l'écrivaine Abla Farhoud. Jaloux, Ibrahim avoue n'avoir lu aucun de ses livres, car il craignait la manière dans laquelle sa sœur se serait inspirée des événements familiaux, incluant peut-être ses troubles mentaux. La fin du livre le fait se réconcilier avec elle, car celle-ci lui lit des fragments de ses livres. Ibrahim se rend compte de la manière dans laquelle sa sœur a su sublimer la réalité, attachant un regard esthétique à tout événement. Ses romans ne sont pas une copie fidèle de la réalité, mais une sublimation, une re-présentation.

Ainsi la préférence d'Abla Farhoud passe outre le genre (auto)biographique ; son imaginaire n'est pas mimétique, mais créatif. La particularité du journal d'Ibrahim est de rendre compte d'un quotidien qui se dirige vers la mort, jour après jour. Au fait de consigner les événements de ses journées, de plus en plus monotones et identiques, et de plonger, par l'écriture diaristique, dans les tracas du corps vieillissant, l'Écrivaine oppose la fiction, qui s'inspire de la réalité, mais qui n'est pas la réalité brute, car elle en extrait une signification, donne un sens et transmet un message aux autres. Cette prise de connaissance laisse le protagoniste mourir en paix, passant outre sa jalousie, content de ce que sa sœur laisse derrière elle afin de faire revivre son frère à travers son écriture-hommage, malgré sa vie ratée. Elle n'a fait de lui ni un Héros, ni un anti-héros, mais tout simplement le héros de son roman : un personnage, authentique par son modèle, émouvant par ses expériences et un être humain avec des angoisses, des malheurs et des moments de bonheurs comme tout un chacun.

L'Écrivaine est celle qui l'accompagne tendrement pendant ses derniers jours. Après lui avoir lu de ses propres livres, elle lui fait la lecture d'autres titres de la littérature universelle, ses livres préférés, comme par exemple, *L'Idiot* de Dostoïevski. Ce titre symbolique, mise en abyme de son existence, le fait se placer, comme caractère et comme destinée, dans la grande galerie des immortels de la littérature. Sa sœur lui suggère indirectement, les deux voies consolatrices, celle de la lecture et de l'écriture, les seules capables de faire revenir le bonheur et de justifier notre existence.

Ce roman s'inscrit donc dans cette lignée mallarméenne qui sait transformer l'échec en réussite littéraire, qui n'abdique pas devant la souffrance (soit-elle de l'Artiste) et la mort. Les livres de l'Écrivaine sont en fait une victoire contre la vieillesse qui détruit l'homme et le conduit vers la mort. Ainsi l'ontologique se mue en *esthétique*, la vieillesse en *thème* de la vieillesse comme catégorie littéraire, l'être humain en *personnage* et sa vie triste en *spleen* littéraire. Une anabase est possible à envisager, comme opposition à la catabase qui caractérisait le personnage, car le livre invite à une reconsidération du vécu afin de trouver une solution pour réaliser une forme symbolique de victoire sur la mort, de transformer ainsi le spleen en *réconciliation* avec soi et le monde.

Conclusion

Dans cette variante du XXI^e siècle de l'homme rongé par le spleen existentiel expérimenté sur « le no man's land de la vieillesse » (59), Abla Farhoud a créé un personnage qui a eu le temps de l'écriture-lecture du roman pour mourir, tout en transformant son anamnèse médicale attachée aux troubles mentaux dont il souffrait, en une remémoration morcelée des événements les plus importants de sa vie, afin d'accepter le destin qui lui est imparti.

Se proposant de réaliser une « anthropologie littéraire de l'âge » de la sénescence, Martine Boyer-Weinmann se demandait : « Et à partir de quel meilleur observatoire que celui de la littérature, narrative ou non, fictionnelle ou essayistiques, pourrions-nous méditer cette signature du temps sur nos corps à l'épreuve du vieillir ? » (24). Elle affirme avoir identifié, à l'heure actuelle dans le paysage social et littéraire, une véritable « mutation anthropologique », vu le nombre de textes traitant de la vieillesse.

Il nous semble également que raconter la vieillesse relève aussi de la « littérature de/en relation », comme définissait Dominique Viart, en 2019, la littérature de notre temps (« Comment nommer la littérature contemporaine ? »). Ce roman met en lumière que la vie humaine est toujours *en* relations, dans ce cas il s'agit de la fratrie des Snoreaux, décrivant un spleen « familial ». Les rapports complexes entre Ibrahim et les membres de la famille constituent un puzzle que le lecteur doit recomposer. Toute une gamme de sentiments est dévoilée, de la haine, présente surtout au début du livre, jusqu'au pardon et à l'admiration qui vont s'imposer à la fin du roman sur une toile de fond constituée de la grisaille de la vieillesse.

Mais il s'agit aussi *de* relater, c'est-à-dire d'étudier l'anatomie de la vieillesse et de la raconter, afin d'offrir au lecteur un condensé de vie. Le texte devient nostalgique, mélancolique et même dépressif, autant d'états qu'on peut subsumer à la catégorie littéraire du *spleen*. Se sentir vieux est décrit en détail, grâce au personnage d'Abla Farhoud, comme une sorte d'avant-chronique de la vieillesse de chaque lecteur. Un avant-goût amer, mais inéluctable est présent dans ce roman *ante mortem*. *Le dernier des Snoreaux* relate l'initiation à la vieillesse du protagoniste, et par la réverbération de la lecture, il s'agit une initiation du lecteur, de tout âge, à la vieillesse. Il revient ensuite au lecteur de gérer le spleen dans lequel le plongent les limites de la condition humaine.

Université Babeş-Bolyai

OUVRAGES CITÉS

- Boyer-Weinmann, Martine. *Vieillir, dit-elle. Une anthropologie littéraire de l'âge*. Ceyzérieu (Ain): Champ Vallon, 2013.
- Farhoud, Abla. *Le dernier des Snoreaux*. Montréal : VLB éditeur. 2019.
- Feller, Élise. *Du vieillard au retraité. La construction de la vieillesse dans la France du XXe siècle*. Paris : L'Harmattan, 2017.
- Jankélévitch, Vladimir. *L'irréversible et la nostalgie*. Paris : Flammarion, 1974.
- Koster, Serge. « La vieillesse dans les textes. » *Quand est-ce que je vieillis* in Claudine Attias-Donfout et al. Paris : Presses Universitaires de France, 2007, pp. 31-45.
- Kristeva, Julia. *Soleil noir : dépression et mélancolie*. Paris : Gallimard, 1987.
- Viart, Dominique. « Comment nommer la littérature contemporaine ? » *Fabula. org., Atelier de théorie littéraire*, Dossier « Le contemporain », https://www.fabula.org/atelier.php?Comment_nommer_la_litterature_contemporaine, 2019.